

Christine Gozlan et Catherine Bozorgan présentent
en coproduction avec Wild Bunch

Sandrine
Kiberlain

Richard
Berry

Emmanuelle
Devos



Rue Mandar

Pour que l'année soit douce

Un film de Idit Cébula

Emmanuelle Bercot Lionel Abelanski Mehdi Nebbou Avec la participation de Micheline Presle Jackie Berroyer Michel Jonasz

scénario et réalisation de IDIT CÉBULA avec EMMANUELLE MACHERET musique composée par RAPHAËL FÉLIX avec RÉMY CHERVIN (A.E.) costumes VALÉRIE ABELANSKI LUC COMPIÈRE costumes JÜRGEN WIEBING montages CÉLIA LAFFITTEPONTI sons CÉCILE DELACROIX VINCENT VANDOU DANIEL SERRANO premier assistant réalisateur STEPHAN MORENO CARPOI directeur d'acteur ISABEL BRUNS directeur de production YVES CROZAN un film produit par CHRISTINE GOZLAN et CATHERINE BOZORGAN en coproduction FRENEMA FILMS MANCHESTER FILMS WILD BUNCH avec la participation de CANAL+ COM4+ avec le soutien de LA RÉGION ÎLE DE FRANCE en partenariat avec le CNC en association avec les SOCIÉTÉS A PLUS MARCÉ 2 MANON 2 PROLAINE ÉTOILE 8 avec le soutien de L'ANCIEN

TheMa HD/SD/BD/PC/DVD © 2014 © 2015 CANAL+ COM4+ A PLUS IMAGE 7 MANON 2 DIGITAL MEDIA GROUP ANEOA DIGITAL MEDIA GROUP

www.rue-mandar.com

CHRISTINE GOZLAN et CATHERINE BOZORGAN
présentent
en coproduction avec Wild Bunch

SANDRINE KIBERLAIN

RICHARD BERRY

EMMANUELLE DEVOS

Rue Mandar

Pour que l'année soit douce

Un film de IDIT CÉBULA

SORTIE : 23 JANVIER 2013

Comédie - Durée : 1h35 - Image : Scope - Son : Dolby SRD

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION
108, rue Vieille du Temple - 75003 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

JOUR J COMMUNICATION
Michèle Sebbag avec Lou Blum dit Barret
78 Avenue des Champs Elysées - 75008 Paris
Tél. : 01 53 93 23 72 - Port : 06 86 44 77 45
michelesebbag@jourjcommunication.fr

**Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film
www.ruemandar-lefilm.com/presse**

Qu'il y a t-il de plus horrible que d'enterrer sa mère ?

*Réponse : passer les semaines suivantes enfermé
avec sa fratrie de dingues...*

Synopsis

À l'occasion de funérailles rocambolesques, Charles, Rosemonde et Emma, frère et sœurs, se retrouvent !

Rencontres électriques pour cette fratrie qui ne sait comment se dire son affection et son amour réciproque.

Interview d'Idit Cébula

Rue Mandar se présente comme une « comédie sur le deuil ». D'où vous est venue cette idée ?

De ma vie ! Le 13 rue Mandar, c'est l'adresse de ma jeunesse, celle de mes parents, celle de mon fils aujourd'hui. Lorsque, des années après mon père, j'ai perdu ma mère, il y a quatre ans, j'ai eu le sentiment de perdre à la fois ma maman, ma matrice, mon histoire et une partie de mon identité. Malgré son grand âge, ça a été un choc extrêmement violent pour moi comme pour mon frère et ma sœur. Est-ce parce que je suis comédienne, parce que j'écris ou alors simplement pour tenir le chagrin à distance, mais pendant toute la période du deuil, une partie de moi a observé, en spectatrice, ce qui se passait. Curieusement, lorsque je racontais à mes proches les mésaventures, gaffes et actes manqués qui se sont succédés, alors que j'étais encore au fond de ma douleur, certains riaient aux éclats et la plupart me disaient « Incroyable ! J'ai vécu la même chose ! ». J'ai donc commencé à prendre des notes « au cas où », en commençant par écrire la réaction de ma sœur aînée le jour de l'enterrement, exactement la même que Rosemonde dans le film : juste avant que la cérémonie commence, elle nous dit : « C'est curieux je n'ai pas du tout envie de pleurer », puis elle met ses lunettes noires et oups, fait une crise de spasmodie. Nous nous sommes retrouvées, ma nièce et moi, à lui mettre les pieds en l'air dans le corbillard, puis à la porter jusqu'à la tombe, à l'envelopper dans un sac poubelle de la tête aux pieds pour qu'elle respire son gaz carbonique, à engueuler le rabbin pour qu'il se grouille de finir... un pur sketch !

Jusqu'à quel point cette histoire est-elle autobiographique ?

C'est une réalité certes, mais très fictionnée ! L'idée n'était pas de raconter ma vie mais d'aborder des thèmes universels : le film parle avant tout de la fratrie, de la perte de l'enfance, de la séparation physique d'avec la mère et de la perte du lieu où s'est déroulée cette enfance. Pour les scènes de comédie, je me suis inspirée de choses que j'avais vécues, mais pas uniquement et surtout, en brouillant les pistes : ma sœur n'est pas psy et le personnage de Charles qui soudain veut refaire toute la décoration de son appartement, ce n'est pas mon frère, mais mon mari... Comme sa femme, je me suis retrouvée un matin avec des polonais en marcel dans ma chambre ! De mon vrai frère, j'ai retenu une phrase qui m'avait bouleversée : en sortant de chez le notaire, il était au bord des larmes et m'a dit simplement : « C'est affreux parce que d'une certaine façon, depuis la mort de maman, je me sens libéré... mais tu vois, je n'avais pas terminé ma conversation avec elle ». Quant à moi, je suis un peu dans tous les personnages, en fait. Chronologiquement, je suis la petite dernière de la famille, comme Emma, mais le départ simultané de mes fils m'a mise dans le même état que Rosemonde, ou presque ! C'était bien avant la mort de ma mère et ça m'avait déjà donné envie d'écrire sur le thème de la

séparation. Avec ma scénariste Emmanuelle Michelet, qui est un peu mon accoucheuse, on s'est amusées à imaginer ce que ça aurait été si les deux épisodes avaient été concomitants. Arriver à rire de ce qui vous blesse, c'est un tel soulagement.

Parlez-nous du casting...

Je suis si fière de « mes » acteurs ! La première à m'avoir dit oui, c'est Emmanuelle Devos, qui était déjà dans *Deux vies plus une*, mon premier long métrage, et dans les courts et le moyen qui l'ont précédé : je la considère comme mon alter ego. Je pourrais énumérer ses qualités d'actrice et de femme pendant des heures ! Pour jouer le frère, je rêvais de Richard Berry que j'avais trouvé merveilleux dans *Le Petit prince a dit* : non seulement son Charles est d'une finesse et d'une humanité totales mais j'ai découvert un homme d'une grande générosité. Quand à Sandrine Kiberlain, c'est un soleil qui n'a qu'à paraître ! Nous avions des racines communes, entre une formation au cours Florent et ses origines ashkénazes... C'est comme ma famille !

Pensez-vous que la même histoire aurait pu avoir lieu ailleurs que dans une famille d'origine juive polonaise ?

Oui, je le crois. D'autant plus que je ne pense pas que la judaïté soit un thème central, c'est juste la toile de fond de l'histoire ! Je suis cette petite fille qui a grandi dans 56m² à cinq, issue de parents polonais qui ne parlaient pas français, c'est constitutif de ma culture, de mon identité, mais je suis aussi une personne laïque. Comme les personnages du film, je suis nulle en religion, avant la mort de ma mère je ne connaissais même pas le rituel des sept tours autour du cercueil ni celui des œufs durs qu'on mange après les funérailles ! Mais je parle de cela parce que ce sont mes racines : si j'étais née dans une famille auvergnate, j'aurais raconté un deuil auvergnat ! Dans chaque famille, il y a des traditions qui permettent de se rappeler qu'on partage la même culture, même si on en a oublié la grammaire. « Il faut des rites », écrivait Saint-Exupéry ! Suivre ces rites, c'est aussi une belle façon de célébrer la joie d'être ensemble malgré tout : j'imagine que c'est la même chose dans les autres cultures, mais lorsqu'on est issu d'une minorité, c'est peut-être encore plus essentiel.

Pensez-vous que tout le monde va pouvoir se reconnaître dans cette histoire si singulière ?

Je l'espère ! Certes, toutes les familles ne sont peut-être pas aussi névrosées que la mienne (!) mais il y a quelque chose d'universel dans le fait qu'un jour, il faut bien enterrer ses parents et se retrouver en première ligne. C'est la condition humaine, c'est ce qui nous lie tous, et si j'avais une « mission », avec plein de guillemets, ce serait de dire « J'ai vécu ça, voilà comment ça se passe », avec le plus de bienveillance, de vérité et d'humour possible. Parce que le deuil n'est pas fait que de larmes, c'est même surprenant de voir à quel point il est tissé de vie.

Interview de Sandrine Kiberlain

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'incarner Emma, la benjamine de la famille Hajdenretik?

J'ai d'abord été frappée par la grâce et la justesse du scénario. En partant d'un sujet a priori pas évident, j'ai trouvé qu'Idit avait réussi à raconter quelque chose d'universel sur l'indicible dans les familles. J'ai aimé sa sensibilité et la finesse de son regard : oui, il y a de la drôlerie dans les situations tragiques, elle a su le dire à sa manière ! Idit, je la connaissais depuis le cours Florent : nous n'étions pas dans la même promo mais nous nous croisions régulièrement et avec plaisir. Elle m'a étonnée : des actrices qui veulent écrire et tourner, il y en a beaucoup. Mais celles qui y arrivent sont si rares !

Parlez-nous de votre personnage...

Avant tout Emma est une femme « normale » ! Pour moi qui ai toujours incarné des filles bizarres, décalées, c'est une première. Pouvoir être un personnage aussi contemporain, dans lequel tout le monde peut s'identifier, c'est un plaisir que je ne connaissais pas. Emma, ça pourrait être ma copine, elle est « dans la vie », j'aime beaucoup sa spontanéité, son énergie ! Elle affronte les situations, elle a un côté aventurière très rafraîchissant. C'est la seule de la fratrie qui mette des mots sur les choses, le fait qu'elle soit partie à l'étranger lui donne du recul sur sa famille. Le prix de sa liberté, c'est celui de beaucoup de femmes de sa génération : sentimentalement, elle a un côté oiseau sur la branche, elle souffre de ne pas avoir trouvé l'amour. Mais dans le film, elle évolue bien, on sent qu'elle va s'en sortir et qu'au fond, l'épreuve de ce deuil va la libérer, lui permettre de régler son rapport aux hommes, enfin.

Le film a une base autobiographique et Emma, comme la réalisatrice, est la petite dernière, celle qui a le plus de recul sur sa famille. Vous êtes-vous inspirée de Idit Cébula pour l'incarner ?

Non, parce que si le film est inspiré d'évènements réels, c'est tout de même une fiction, et je soupçonne Idit d'être autant Emma que Rosemonde et même Charles ! Je trouve d'ailleurs formidable le fait que les trois personnages soient à la même hauteur : d'habitude, c'est difficile de suivre trois héros dans une histoire, mais là, ça marche, on ne passe à côté d'aucun d'entre eux. Je pourrais tous les défendre : lorsqu'Emma a une altercation très violente avec Rosemonde, les deux sœurs ont de vraies raisons de s'engueuler, à mon avis. Il n'y a pas de méchante et de gentille, comme souvent dans la vie ! Et c'est la même chose pour les rapports de mon personnage avec son frère : il lui reproche sa liberté, il est très emmerdant mais il est là pour elle, quoi qu'il puisse arriver. Et j'adore l'idée qu'Emma n'hésite pas à l'attaquer physiquement, qu'elle soit si courageuse !

Physiquement, Emma est très différente de son frère et de sa sœur...

Oui, elle un peu bab sur les bords ! Comme elle arrive d'Israël, Idit a souhaité qu'elle soit bronzée et qu'elle donne le sentiment de débarquer en plein hiver, encore pleine de soleil, avec juste ses tongs et ses débardeurs, quitte à piquer des pulls à droite à gauche. C'est une fille qui s'adapte à toutes les situations. Emma est aussi la plus sensuelle des trois, elle touche les objets, s'imprègne des odeurs et des sensations de son enfance, même si elle reste toujours dans le présent. Des trois, c'est la moins attachée aux choses et la plus attachée aux gens.

Avez-vous une séquence préférée dans le film ?

En voyant le film terminé, je l'ai trouvé encore mieux que j'espérais ! En découvrant les scènes dans lesquelles je n'étais pas, j'ai été sous le charme de la séquence dans laquelle Charles et sa femme Aline se retrouvent sur le trottoir en sortant de chez le conseiller conjugal. Ce n'est presque rien, deux lignes de dialogue et un fou-rire, mais tout est dit, on comprend qu'entre eux deux, c'est reparti pour la vie ! La complicité qu'on sent entre Richard (Berry) et Emmanuelle (Bercot) – je suis sa première fan, j'en profite pour le dire ! -, n'est pas feinte, elle est à l'image de ce qu'on a tous ressenti sur le tournage : nous n'avions jamais travaillé ensemble, mais on s'est super bien entendus, tout de suite. J'ai le sentiment que ça se voit à l'écran et que ça contribue à la grâce du film.

Interview de Richard Berry

Comment le rôle de Charles est-il venu à vous ?

Je ne connaissais pas Idit Cébula mais je savais qu'Emmanuelle Devos et Sandrine Kiberlain étaient castées pour le film : rien que ces deux noms là étaient alléchants, d'autant que c'était pour moi une première occasion de travailler avec elles ! J'ai lu le scénario sur mon iPad pendant les vacances... ou plutôt je l'ai dévoré en une heure : à chaque page j'étais un peu plus séduit par le ton, le charme et la vérité de cette histoire. Au delà de mon personnage que j'ai tout de suite eu envie de défendre, j'ai senti qu'il y avait quelque chose d'universel dans ce projet, que tout le monde pourrait se reconnaître.

Quels souvenirs gardez-vous du tournage ?

Merveilleux, et pourtant les conditions étaient folkloriques ! C'est un film qui a eu du mal à se monter financièrement, on a repoussé le tournage et fini par tourner un peu à l'arrache, dans des décors minuscules et sans aucun confort. Tous les soirs, j'étais au théâtre et le matin à 6 heures, j'enquillais toute une journée sur le plateau, disons que c'était rock & roll. Mais l'entente entre nous a été immédiate. Je crois que je n'ai jamais autant ri avec aucune actrice qu'avec Sandrine Kiberlain ! Quant à voir les Emmanuelle (Devos et Bercot) jouer, c'est un spectacle à lui tout seul. Ajoutez à cela la finesse d'Idit... Travailler avec de telles pointures est un privilège, je ne rêve que d'une chose, recommencer ! Et autour de nous, je crois que tout le monde a ressenti la même chose : lorsque toute une équipe y croit et vous pousse, ça devient magique.

Vous êtes vous même acteur et réalisateur : quel regard de confrère portez vous sur le travail d'Idit Cébula ?

Au risque de prêcher pour ma paroisse, je dirais que les acteurs font les meilleurs réalisateurs ! Entre comédiens, on sait jusqu'où l'on peut et l'on doit pousser l'autre, on devine plus facilement ses attentes et ses peurs. J'ai parfois improvisé pour le rôle de Charles et Idit a accédé à presque toutes mes suggestions, sûrement parce qu'elle « sentait que je sentais » bien le personnage. C'est une spectatrice friande, ce qui n'est pas donné à tous les réalisateurs dont parfois le regard peut vous éteindre : Idit, elle, sait « allumer » ses acteurs. Mais elle est plus qu'une bonne metteuse en scène : j'adore son écriture. Elle voit et exprime si bien ce que tant de gens ne font que sentir confusément ! Ses dialogues étaient extraordinaires, dès la première lecture du scénario : il y avait de la matière humaine, du grain à moudre, quel délice pour un acteur !

Les Hajdenretik sont enfants d'immigrés juifs polonais, avec un passé particulièrement douloureux, pensez-vous que tout le monde pourra s'identifier à eux ?

Bien sûr, car l'histoire a une dimension universelle : on a tous des rapports de couple plus ou moins faciles, des tensions en famille, on souffre tous de voir disparaître nos aînés... D'une façon générale, je crois que les histoires individuelles le sont rarement autant qu'on le pense. Quand j'ai écrit *Moi, César, 10 ans et demi, 1m39*, je parlais de mon enfance, en me disant « qui ça va intéresser ? » et plus le scénario circulait, plus des gens venaient me dire « C'est drôle, j'étais exactement pareil ». On n'est jamais tout seul sur sa branche, c'est une leçon d'humanité... et d'humilité aussi !

Parlez nous de Charles, votre personnage :

Il est parti dans la vie avec deux caractéristiques encombrantes : c'est l'aîné et c'est aussi le seul garçon. Depuis la mort de son père, il essaye un peu de le remplacer auprès de ses sœurs, il tente de jouer le responsable, celui qui prend la famille en charge... mais elles lui donnent du fil à retordre, surtout la dernière. Sa femme est très copine avec Emma et Rosemonde, au fond, il voudrait être leader mais il est surtout dominé par ces trois femmes, si fortes, si solidaires. C'est un cadeau à interpréter parce qu'il évolue magnifiquement, comme si la mort de sa mère permettait à l'adulte qui sommeillait en lui d'apparaître. Et j'adore le couple qu'il forme avec Emmanuelle Bercot, si complice, si attachant, au-delà de leurs conflits.

Qu'avez vous pensé du film terminé ?

D'habitude, lors d'une première proje, on est toujours critique, vis à vis de soi d'abord mais aussi du montage, des scènes coupées... Là, j'ai eu l'impression d'être simplement spectateur d'une histoire qui m'a fait rire et m'a ému. En sortant, avec les comédiens, on s'est tous dit : c'est encore plus réussi que ce qu'on avait imaginé. Tout le monde est fier de ce film, ce n'est pas si fréquent... Et ça fait du bien !

Interview d'Emmanuelle Devos

Vous avez été de tous les projets d'Idit Cébula, qui parle de vous comme de son « âme-sœur ». C'est un bel hommage mais aussi une sacrée responsabilité, non ?

Oui ! Nous nous connaissons depuis 1998 : j'étais déjà dans son premier court, son moyen métrage et aussi son premier long... et comme l'inspiration d'Idit est largement autobiographique, je l'ai donc plus ou moins « incarnée » à quatre reprises. Je n'ai pas intérêt à la décevoir ! Mais dans *Rue Mandar*, il y a trois héros, trois versions d'Idit en quelque sorte, donc la pression était partagée !

Comment expliquez-vous que vous soyez devenue son actrice fétiche ?

Je crois que comme Arnaud Desplechin, Idit Cébula fait partie de ces réalisateurs qui cristallisent sur un type de personnage incarné par un acteur spécifique. Je ne saurais pas vous dire pourquoi c'est tombé sur moi, mais pour un acteur, c'est flatteur, de pouvoir se dire qu'on donne envie de retravailler avec vous !

Au départ, qu'est-ce qui vous a le plus touchée dans ce projet ?

Sa singularité et sa drôlerie ! J'adore le ton d'Idit, son humour juif new-yorkais ou franco-yiddish... je ne sais pas trop le qualifier et pour cause, il n'appartient qu'à elle ! Et quand j'ai vu le film terminé, j'ai encore plus ri que ce que j'avais imaginé ! J'ai également aimé que tous les personnages soient si bien servis par le script : chacun a droit à son « entrée-plat-dessert », ils sont tous intéressants et si vrais. En lisant le scénario, j'ai pensé que même si on n'avait pas perdu sa maman ashkénaze, on pourrait se reconnaître dans l'un des frères et sœurs ou dans cette dynamique si particulière des familles nombreuses. Je suis sûre que le public pourra se réapproprier cette histoire.

Qui est Rosemonde ?

Chez les Hajdenretik, Rosemonde est l'enfant du milieu. C'est la plus attachée à l'histoire familiale, la plus embourgeoisée des trois, avec un bon boulot, un bon mari, un gentil fils, celle pour qui apparemment tout roule. Mais lorsqu'elle va simultanément perdre sa mère et son enfant, parti faire ses études à New-York, le vernis va commencer à craquer et ses paradoxes apparaître. On découvre qu'elle a beau être psy, elle ignore le lâcher-prise, qu'elle a complètement délaissé son mari au profit de son fils, qu'elle est incapable de se séparer de l'appartement de sa mère dont elle voudrait faire un mausolée... C'est un personnage merveilleux à jouer parce qu'elle perd pied. Moi qui suis le contraire de Rosemonde, ça m'a fait du bien de me lâcher, de me laisser glisser dans la comédie, de dire « merde », « dans ton cul », c'était

comme un exutoire ! En plus, interpréter une mère, ça ne m'arrive pas très souvent, en fait j'ai l'impression de l'être tellement dans la vie que ça ne m'intéresse pas trop. Mais Rosemonde est irrésistible, c'est une femme si aimante, si « aimable » au premier sens du mot, avec toutes ses failles !

Est-ce qu'elle a été difficile à jouer ?

Certaines scènes, dont celle de la grosse engueulade entre les deux sœurs, n'étaient pas évidentes, parce qu'on passait brusquement de la comédie au drame et qu'il a fallu trouver le bon rythme. J'ai parfois dû forcer ma nature pour incarner Rosemonde, mais l'avantage de travailler avec une réalisatrice qui vous connaît depuis longtemps est réel : je lui fais confiance, alors elle peut tirer des choses de moi bien plus décalées que ce que j'aurais spontanément donné.

Quelle est votre scène préférée ?

J'en ai plusieurs, en commençant par celle où Richard Berry, que je trouve extraordinaire dans le film, téléphone avec cet énorme chat dans les bras. En le voyant avec ce matou de quinze kilos qui lui coule des épaules à la taille, j'ai piqué un vrai fou-rire. J'ai aussi trouvé la scène du dîner de Rosh Hashana brillante : c'est très difficile d'avoir 15 personnes dans le cadre, mais ça, Idir le réussit super bien... sans doute parce que depuis toute petite, elle a l'habitude des grandes tablées et des réunions familiales ! D'une façon plus générale, j'ai adoré que ce film parle si bien de l'amour entre frères et sœurs, car même s'ils se heurtent, même si rien n'est jamais carré chez eux, même si tout est dans les lapsus et dans les non-dits, ils s'aiment ! J'ai adoré la fin, parce que non seulement ils s'accordent enfin mais on sent qu'ils ne se lâcheront plus. J'ai eu beau l'avoir jouée, en la voyant à l'écran, j'y suis allée de ma petite larme !

Liste artistique

EMMA Sandrine Kiberlain

CHARLES Richard Berry

ROSEMONDE Emmanuelle Devos

ALINE Emmanuelle Bercot

SERGE Lionel Abelanski

SIMON Mehdi Nebbou

Avec la participation de

Micheline Presle
Jackie Berroyer
Michel Jonasz

Liste technique

Scénario – Dialogues	Idit Cébula et Emmanuelle Michelet
Réalisateur	Idit Cébula
Producteurs	Thelma Films - Christine Gozlan Manchester Films - Catherine Bozorgan
Musique originale	Raphaël Elig
Image	Rémy Chevrin, A.F.C.
Décors	Valérie Abelanski Luc Compère
Costumes	Jurgen Doering
Montage	Célia Lafitedupont
Son	Cédric Deloche – Vincent Vatoux – Daniel Sobrino
1er assistant mise en scène	Stéphane Moreno Carpio
Directeur de production	Yvon Crenn
Co-producteur	Wild Bunch
Avec la participation de Avec le soutien de En partenariat avec	Canal + et Ciné + La Région Île-de-France Le Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
En association avec les SOFICA	A Plus Image 3 – Manon 2 – Palatine Etoile 9
Distribution Salles	Wild Bunch Distribution
Ventes internationales	Other Angle Pictures
Presse	Michèle Sebbag – Jour J Communication
Photos	Céline Nieszawer

